

**DAVID  
COULON**  
**DERNIÈRE FENÊTRE  
SUR L'AURORE**



**HÉLIOS**

# DERNIÈRE FENÊTRE SUR L'AURORE

(EXTRAIT)

© **Éditions ActusF**, collection Hélios, mars 2015

45, chemin du Peney, 73000 Chambéry

[www.editions-actusf.fr](http://www.editions-actusf.fr)

ISBN : 978-2-917689-82-0 // EAN : 9782917689820

## PROLOGUE

*Un bunker.*

*Enfoui dans le sol, sous des kilomètres de ronces.*

*Je l'avais découvert il y a fort longtemps. Mais je ne m'en suis pas servi tout de suite.*

*En descendant dans ce bunker, on trouve un long couloir sombre. Si un rai de lumière arrive à se frayer un chemin sous les ronces du dessus, on peut voir des tracés rougeâtres sur les murs humides. "666". "Satanis". "Lilith". Des inscriptions tachées de sang.*

*Une pièce, tout au fond. Avec de l'oxygène. De l'air presque pur. Une pièce. Vide.*

*Il suffira d'y passer quelques week-ends. Accrocher des clous suffisamment solides pour supporter le poids d'un homme. Pour supporter des mouvements, des tentatives de fuite.*

*Une idée.*

*Qui germe comme ça. Mais quand ça germe, c'est qu'il y a des racines. Le vide, peut-être.*

*Penser à ce qu'on pourrait y faire. Sauter sur l'occasion, ou presque, lorsque je rencontre la fille. Aurore.*

*Lorsque je perds ma femme.*

*Longer le couloir sombre ne me fait plus peur pour les mêmes raisons. Ce ne sont plus les inscriptions satanistes qui ralentissent*

*ma lente progression dans le boyau. Plutôt l'odeur, au loin. Des fragrances de merde et de mort. De la pisse, aussi. Un soupçon de sang. Une odeur aigre.*

*Je les ai attachés, tous les quatre. Les uns après les autres.*

*Tous menottés. Bracelets avec pointes. Ils sont habillés. Ils se font dessus en permanence. Ça doit coller. Ça doit irriter. Ça doit être moite. Eczémateux.*

*Je leur apporte à manger tous les soirs. De la bonne chair fraîche, comme ils aiment.*

*Comme ils aimaient plutôt. Dans une autre vie.*

*Je les torture aussi, un peu. Un cutter qui tranche un téton. Qui tranche une paupière. Ils n'ont que ce qu'ils méritent.*

*J'en ai tué deux.*

*Parfois, je me demande ce qui m'a pris.*

*Tu deviens fou, me disait-elle.*

# PREMIÈRE PARTIE

C'est un lit pour faire l'amour.

Un lit à une place, certes, mais un lit sensuel, attirant. Un lit où deux corps ne penseraient qu'à se serrer, s'étreindre, jouir à n'en plus finir. Un lit aux draps orangés, légèrement dentelés, dont la corolle s'évanouit à terre. Près de la dentelle, un mince filet de sang. C'est un lit pour faire l'amour, mais c'est un cadavre qui y sommeille. Une jeune fille. Dix-huit ans, d'après les calculs du flic. Et d'après sa carte d'identité, trouvée dans son sac, qui confirme ce que la mathématique visuelle avait supposé.

Un filet rougeâtre s'épanche de son cou violé par une lame tranchante. Ses lèvres n'ont pas encore bleui, ses yeux ne sont pas encore fermés. Le crime est récent. Le corps est encore chaud. On dirait presque que la fille rougit face à l'inspecteur. Qu'elle rougit de se montrer nue devant lui, la gorge nettement coupée, les yeux grands ouverts, peut-être encore figés sur le visage du meurtrier.

La jeune fille est sublime. Était. Bernard Longbey a beau approcher deux doigts de sa carotide, il a beau écouter son cœur, le verdict est irrémédiable. Elle est morte.

Les flashes crépitent derrière lui, presque au ralenti. Il n'a pas entendu ses collègues entrer. Les photos ont commencé. Les relevés d'empreintes aussi. L'identité judiciaire est venue immédiatement. Même pas besoin de la contacter. Le médecin légiste ne tardera pas lui non plus, emportant puis disséquant le corps.

— Qu'est-ce que tu fous là, Longbey ?

Rien d'agressif dans cette voix. Bernard a l'habitude qu'on lui pose la même question depuis des mois. Qu'est-ce que tu fais ici, t'es pas de service. Il se retourne, détachant ses yeux des minces poignets de la fille. Pat est face à lui. Patrick Bellec, jeune flic aussi ambitieux que beau gosse. La trentaine, brun, une force de la nature. Tout le contraire de Bernard, en apparence tout du moins. Bernard a trente-cinq ans à peine, mais il est décrépité. Sale. Vieux. Au bout du rouleau.

— J'ai entendu l'appel radio. J'étais à côté. Je suis venu.

— T'arrives toujours pas à dormir ?

— Comme tu vois...

— Tu la connais ?

*Un temps d'arrêt. Réfléchir. Regarder les yeux de la fille. Des yeux trop bleus.*

— Non, jamais vue. Tu sais qui c'est ?

— Jernin est en train d'interroger le concierge. Pour l'instant, on sait juste qu'elle s'appelle Aurore Boischel. 18 ans et quelques. Étudiante, bien sûr.

— Bien sûr ?

— T'as pas vu où on est ? Résidence Les Magnolias. Un truc réservé aux étudiants. Des studios à cinq cents euros. Autant

dire que les charmants bambins qui viennent ici ne sont pas des fils de prolos. T'as fait le tour du propriétaire ?

— Non, je viens d'arriver.

Deux policiers sont postés à l'entrée du studio, empêchant les autres étudiants de pénétrer dans la chambre. Les empêchant de voir le cadavre. Bientôt, ils les interrogeront un à un. La nuit sera longue.

Le studio est minuscule. Douze mètres carrés tout au plus. Une kitchenette, un coin douche. Une étagère avec des livres de philo. Un sac d'écolière, avec un porte-clefs Tigrou, gisant par terre. Une odeur suave, sucrée. Une odeur faite pour l'amour. Les flashes ont cessé de crépiter. Les empreintes sont relevées partout : téléphone, table de nuit, sac, cuisine, corps de la fille, bien sûr. Corps toujours chaud.

— Le Doc est arrivé ?

— Pas encore, répond Pat. Et puis, on n'a pas encore réveillé le procureur.

— Qui a appelé les flics ?

— Coup de fil anonyme. Pas de localisation.

— Lieutenant ?

La voix vient de derrière la porte. Jernin entre, accompagné d'un vieillard.

— Il y a soixante-douze étudiants qui logent ici, reprend Jernin, soixante-douze plus le concierge, M. Pinto ici présent, et sa femme.

— Relève les noms, les empreintes de tous. Consigne-les dans leur chambre. Que personne ne reste devant la porte, merde ! Et redescends ce M. Pinto. On va les interroger les uns après les autres, dès ce soir.

— Dès ce soir, mais...

— Merde, Jernin. Tu sais bien que les trois quarts des crimes sont résolus dans les vingt-quatre heures. Si on perd du temps, c'est foutu. On les interroge, et on amène les moins nets au commissariat dès demain matin.

Bellec regarde sa montre, puis Pinto, le concierge.

— Tout à l'heure, quoi. Il est cinq heures. Et lui, il a rien vu ?

— Monsieur Pinto ? demande Jernin en s'adressant au petit homme.

— Rien, monsieur, rien monsieur, répond le vieux, avec une pointe d'accent portugais.

— OK, on rediscutera de ça.

Jernin sort en fermant la porte, sans un bruit. Un vrai silence de cathédrale pas même rompu par les étudiants à l'extérieur.

Sur les murs de la chambre, une tapisserie jaune, imitation crépi. Longbey arpente la pièce, tentant de ne pas déranger les trois hommes de l'identité qui recherchent la moindre trace, badigeonnant de la poudre magique sur tous les meubles, murs, et ustensiles. Une assiette, un verre s'égouttent près d'un évier en inox bon marché. Dernier repas, dernières gouttes. Sur le lit, Aurore garde les yeux fermement ouverts, une large entaille tout autour du cou, comme une chaîne en or oxydée. Une taille minuscule, tout juste 1 m 55. Des seins pas énormes,

petits même à vrai dire. Des poils pubiens aussi bruns que ses cheveux sont blonds. Une belle au bois dormant décolorée.

— T'en penses quoi, Pat ?

— Je pense que dalle, Bernard, faut attendre le Doc.

Il arriverait bientôt, examinerait le corps rapidement, tout en luttant contre le sommeil qui engourdirait ses paupières. Bientôt, on emmènerait le corps à l'institut de médecine légale. Bientôt, on redescendrait les escaliers un à un pour interroger tous les étudiants.

Il était arrivé deux mois plus tôt. Pour ne pas se faire repérer, il ne logeait pas dans un hôtel de Bois-Joli. D'ailleurs, cette ville lui donnait plutôt envie de vomir. La trentaine tout juste passée, Rudy Poller ressemblait à n'importe quel jeune cadre dynamique. Les cheveux toujours bien coiffés, le rasage impeccable, il arborait avec fierté des costumes signés Armani et des chaussures faites sur mesure. L'affaire tournait bien. Il faut dire que l'argent de papa-maman l'avait bien aidé au début, il n'était pas vraiment ce qu'on pouvait appeler un "self-made-man", mais il travaillait dur. Au début, cette affaire avait tout pour lui plaire.

Tout avait commencé par un appel, un soir, au cabinet. Bien avant l'assassinat d'Aurore.

— Monsieur Poller ?

— Lui-même. À qui ai-je l'honneur ?

— Mon nom ne vous dira rien. Je ne compte pas vous le communiquer. Il ne vous sera d'aucune aide. Appelez-moi Sam. Sam, ce sera pratique.

— Le client a toujours raison. Sam. Que désirez-vous ?

— Que vous suiviez un homme. À partir de demain. Pas ici. Mais à Bois-Joli. C'est en région parisienne. Près de Mantes. Une banlieue. Des cages à poules, des flingues en pagaille. Des bougnoules. Vous voyez le tableau ?

— Je le vois très bien, Sam. Qui est cet homme ?

Rudy avait pris des notes. Bois-Joli, banlieue parisienne, à la frontière de l'Eure. Campagne, mais banlieue difficile.

— C'est là qu'est le problème.

— Le problème ? Y a jamais de problèmes chez Poller, avait-il dit d'un ton commercial peu convaincant.

— Si, il y en a un. Le mec est un flic. Un spécialiste de la filature. Un flic sur ses gardes. Votre boulot consistera uniquement à le suivre et à me raconter ce qu'il fait de ses journées. Où il traîne. Qui il voit. Ce qu'il fait. S'il commet des actes répréhensibles ou non, aux yeux de la loi, j'entends. Je vous donnerai un numéro de téléphone pour me contacter tous les soirs. Je dis bien tous les soirs. Ne vous inquiétez pas, je paie bien.

Sam avait immédiatement versé une somme à cinq chiffres sur le compte de son agence. Une somme incroyable pour une si banale affaire. Poller s'était méfié : on ne donne pas autant de fric pour une simple filature. Il avait pris toute son artillerie : un petit calibre indétectable dans les aéroports, couteau de chasse, lunette à infrarouge. Tout l'attirail de base du bon petit espion. Sauf que Rudy Poller ne faisait pas vraiment dans l'espionnage. C'était un simple détective privé.

Il avait changé huit fois d'hôtel en deux mois. Toujours des hôtels distants de Bois-Joli. Il fallait changer, pour ne pas se

faire remarquer, mais il importait surtout de rester dans le secteur.

Depuis qu'il avait commencé à suivre Longbey, il donnait quotidiennement un compte-rendu sur le portable de Sam. Le plus souvent, il tombait sur sa messagerie. Rares étaient les moments où il lui parlait en personne. Il ne savait pas qui était Sam. Il ne savait pas quand la filature s'arrêterait. Mais, malgré la somme versée sur son compte, il commençait sérieusement à regretter d'avoir accepté ce travail.

Aurore a quitté son lit. Son joli lit qui était conçu pour faire l'amour. Étala sur une table en acier, dans une salle puante l'eau de javel et le cadavre, son corps a blanchi, ses lèvres sont violettes, ses yeux sont fermés. Des officiers, ou peut-être les brancardiers, auront délicatement baissé les paupières dans un geste de compassion à peine feinte. Il ne fait pas bon soutenir le regard d'une morte. Le Doc a chaussé ses grandes lunettes bordées de plastique blanc. Il n'y voit pas mieux avec, mais une simple goutte de sang, une minuscule perle rosée dans les yeux, et la contamination est possible. Sida, hépatite. Le Doc a l'habitude. Il côtoie la mort tous les jours, mais se protège par des lunettes, préservatifs visuels qui n'empêcheront pas la faucheuse d'arriver plus tard. Prendre des gants stériles et palper le corps de la fille, tronçonner, couper. Disséquer, violer ses organes internes. Une boucherie soigneuse. Prendre un organe, le foie ou l'estomac, le donner à l'assistante qui le pèsera. En extraire un échantillon. L'analyser. Puis tout remettre en place. Découper la calotte, extraire le cerveau, en garder une petite partie, puis tout remettre à l'intérieur. En

recousant bien, pour que la famille ne remarque rien. Prendre son temps pendant que les aiguilles des minutes glissent sur le cadran. Prélever du sang.

Observer les légères marques autour du poignet, gratter un peu avec une pointe coupante.

— Ses parents ont reconnu le corps ?

Longbey a un mouchoir sur le visage. Il n'est pas accoutumé à cette vision. Il n'est pas habitué à l'odeur. Son truc, c'est plutôt les violences sur enfants.

— On attend l'analyse avant de le leur montrer, dit Pat. Les parents sont prévenus. Enfin, la mère. Mais y a pas besoin de ça. On a fait monter six étudiants aux Magnolias. Et Pinto. L'ont tous reconnue.

Le Doc observe la longue trace rouge autour du cou. Avec ses lunettes géantes, on pourrait le prendre pour un soudeur. Pourtant, il fait tout le contraire. Il dessoude les corps, ramène l'odeur chez lui. Le Doc n'est pas marié. Divorcé. Rien ne peut tenir quand on bosse avec la mort. À part l'odeur tenace des corps.

— Elle a été tuée, cela ne fait aucun doute. Pas de suicide possible. Un objet tranchant, je dirais un couteau avec une lame de belle épaisseur. Pas un couteau classique, ni un Opinel ; un couteau à viande, vous voyez, un couteau à découper le rôti, ou un couteau de chasse. Approchez.

Pat et Bernard se collent à la table. Bernard repousse les relents de plus en plus forts de son estomac sollicité par l'odeur infecte. Même Pat sort un mouchoir. On ne leur a pas mis de lunettes.

— Vous voyez là, reprend le Doc, le type qui l’a butée a enfoncé le couteau d’un coup sec, tranchant la carotide.

Mains du légiste qui écartent délicatement la peau immaculée du cou, dénudant une artère vidée de son sang, noirâtre. Puis il reprend :

— Ce qui me surprend, c’est qu’elle ne s’est sans doute pas débattue ou peu...

— Comment cela ? demande Pat.

— Une fille qui se débat, ça donnerait pas ce tracé net. On dirait que le type a fait courir son couteau sur des pointillés. Ça part de la carotide, et ça suit son cours, jusque de l’autre côté du cou. Tranquillement. Si la nana avait bougé, si elle avait hurlé, le type n’aurait pas pu la tuer comme ça. Y en aurait partout, ou il aurait coupé ça n’importe comment. En plus, ces marques, là, sur le poignet... ça m’a tout l’air d’être des menottes. Il faudra que je voie ça en détail, mais la petite devait être attachée quand c’est arrivé. Pourtant, merde, elle donne pas l’impression d’avoir bougé, de s’être débattue.

— Et alors ?

— Alors, la fille devait être droguée ou consentante. Elle connaissait peut-être le type. Ou alors c’était un jeu sado-maso, un truc du genre. Je vois pas d’autre solution. Je vais vérifier.

— Tu pourras nous dire ça dans combien de temps ?

— Le temps de figner les analyses, d’envoyer tout ça au labo. Trois, quatre jours maxi.

Moue de Pat.

— C’est long, je sais, soupire le Doc.

— Et concernant le... balbutia Longbey, tendant son doigt vers le pubis de la fille.

— Vagin ? Pas de trace de sperme. Pas de caoutchouc. Pas d'hymen, non plus. La fille n'était plus vierge. Mais elle n'a pas tiré son dernier coup hier soir. J'ai pu vérifier ça de justesse. Les fibres d'actine et de myosine n'ont pas encore tout à fait bloqué l'accès au vagin. On peut y passer un doigt.

Geste joint à la parole. Sans excitation aucune, le Doc laisse faufler son majeur ganté entre les lèvres d'Aurore.

— La rigidité cadavérique n'est pas atteinte, reprend-il tout en extrayant son doigt étrangement sec, la mort est récente. Très récente. Elle venait de mourir quand on vous a appelé. Moins d'une heure avant.

Rachid LebDAH se passa la main droite dans les cheveux. De la gauche, il triturait un petit trombone qui avait sans doute servi, dans une autre vie, à réunir des pièces d'un dossier. LebDAH n'était pas un commissaire comme les autres. Son principal défaut était sans doute d'être arabe, il en avait bien conscience, les plaisanteries douteuses sur les Maghrébins ayant apparemment chuté depuis son affectation dans le secteur. Sauf lorsqu'il avait le dos tourné. Il n'avait pas vraiment choisi de faire carrière dans la police. S'il s'était engagé dans des études de droit, c'était pour devenir avocat, défendre les mineurs de son quartier, mais la tâche s'était révélée trop ardue. Un père absent, une mère morte d'épuisement alors qu'il avait quinze ans, et il avait passé le concours de commissaire, un peu au hasard, reçu en cinquième position. Cela forçait le respect. Même ici, à Bois-Joli, dans ce qu'on appelait « le Quai des orfèvres des pauvres ».

Longbey et Bellec observaient le malheureux trombone, soumis aux tortures des doigts noueux de LebDAH.

— Le juge vient d'ouvrir l'information judiciaire, messieurs.

— OK, parfait, répondit Pat.

— Bellec, quelles infos jusqu'à maintenant ?

— Aurore Boischel, 18 ans, étudiante en philo. Égorgée d'après le Doc. Sans doute camée avant l'acte.

— Qui vous a prévenu de l'homicide ?

— Appel anonyme. Dans la chambre, pas d'indices particuliers. Pas d'ordinateur. Un carnet d'adresses. On est en train d'appeler tous les noms qui y figurent. C'est Jernin qui s'en occupe. Une photo de mec dans la table de nuit. Un beau gars. Vingt ans à peu près. Il habite pas dans la résidence. On a fait un trombinoscope des soixante-douze, hier, et il y est pas.

— Vous êtes sûrs que tous les étudiants se trouvaient dans la résidence, pas de sortie ?

— Non, chef. C'est une résidence particulière, vous voyez. Les parents payent très cher, mais les gamins, en contrepartie, doivent respecter une heure de rentrée. Sinon, ouste l'année d'après. On a trouvé son sac. Pas grand-chose dedans. Pas d'empreintes, non plus, ni sur le téléphone, ni ailleurs. À part les siennes.

— Les voisins immédiats ?

— Elle n'en a qu'un. Il habite au fond du couloir. Laurent Billebert. Jernin est avec lui en ce moment. C'est le premier qu'on a convoqué, vous pensez bien...

— Vous ne l'avez pas interrogé cette nuit ? demanda Leb-dah.

— Vous avez été étudiant, chef... alors, vous savez...

— Et bien quoi ?

— Ben disons que le père Billebert était shooté à mort hier. On a trouvé un peu de coke dans sa chambre. Rien de méchant. Mais il était sûrement pas en état de parler.

Rachid fit la moue. Il avait été étudiant. Mais la coke, connaît pas. En tout cas, dans la pratique. Jamais une dose de marie-jeanne, ni de tabac d'ailleurs. Un peu d'alcool, malgré les interdits religieux, mais une bonne bière n'a jamais fait de mal à un flic. Ni à un musulman.

— Le seul qu'on a pu interroger, c'est Pinto, le concierge, poursuit Pat. Enfin, on a interrogé une bonne partie des autres étudiants, mais y a rien à se mettre sous la dent. Quant à Pinto, il a rien vu, rien entendu. Peur des flics sans doute. Il a juste entendu mon coup de sonnette quand il m'a ouvert la porte. Il dormait comme un loir, avant. Il y a un digicode pour Les Magnolias. Mais aussi un bon vieux concierge qui vous ouvre quand vous avez paumé vos clefs ou si vous n'avez pas le code. Remarquez, ça vaut mieux pour les étudiants. Quelqu'un qui garde l'entrée. Qui filtre. On est pas loin des quartiers où la police n'entre pas.

— Et vous, Longbey, vous aviez déjà eu affaire à cette fille ? demanda Lebdah.

— Je ne crois pas, monsieur, je vérifierai dans mes fichiers, mais je ne crois pas.

— Vérifiez tout de même. Je vous confie l'affaire à tous les deux, messieurs. Vous irez voir la mère. Elle ne peut pas se déplacer. Elle a téléphoné à Jernin, tout à l'heure. Il faudra que l'un de vous deux aille la voir. Il faut y aller mollo. Elle a la sclérose en plaques.

— J'irai la voir, dit Bernard. Demain. Tu prends à ton compte les interrogatoires des soixante-douze zigotos ?

— Il en reste trente-huit. C'est Jernin qui s'y colle, répondit Pat. Tu es sûr que tu seras en forme pour y aller, Ber ? Elle habite à cent bornes. Ça te fait un paquet de route pour la journée.

— Te fais pas de soucis, Pat.

Footing matinal dans un parc. Patrick Bellec ne le fait pas tous les jours, seulement les jours de beau temps. Histoire d'observer quelques jambes féminines à l'air libre ou comprimées dans des survêtements évocateurs. Des femmes en rollers aussi, des jeunes filles. Pat n'aime pas vraiment courir. Enfin, courir les filles, si. Mais faire du sport lui déplaît un peu. D'ailleurs, il n'a pas besoin de cela. Beau gosse de nature, un bon mètre quatre-vingt-dix, des tablettes de chocolat à faire frémir une actrice de porno, un regard brun pénétrant. Regard brun pénétrant en spécial dédicace pour cette petite brune, se dit-il en regardant les fesses moulées d'une fille qui trotte devant lui. Fesses moulées dans un petit pantalon corsaire. Ralentir l'allure. Suivre délicatement le chemin tracé par les courbes sinueuses.

Célibataire endurci, le Patrick. Endurci, le mot est juste. Il avait été marié trois ans, mais pas moyen de tenir en place.

Sa femme l'avait quitté. Incompatibilité sexuelle. J'ai des gros besoins, disait Patrick. Et il ne se gênait pas pour se soulager hors du lit conjugal.

Depuis la séparation, il passait d'ailleurs son temps à alpaguer les filles, de préférence jeunes, dans les parcs, les bars, les pubs. Il en trouvait toujours une. Affamé devant la chair féminine. Mais contrairement à ce que ses collègues pensaient, c'était un véritable combat intérieur. Il ne VOULAIT plus. Plus jamais une autre. Sombrier dans l'ascétisme en souvenir de Béatrice. Il se retenait. Mais l'appel du sexe était le plus fort.

— Excuse-moi, Béa, dit-il à voix basse en accélérant l'allure.

Des excuses... Il en trouvait toujours pour éviter de culpabiliser... Tout comme il avait refusé de divorcer. On se sépare, oui, on fait un point chacun de notre côté, mais pas de divorce, surtout pas de divorce. On ne sait jamais... Il allait s'assagir, il en était certain, il allait s'assagir... Et Béa reviendrait...

Mais il ne s'assagissait pas.

Les interrogatoires des étudiants avaient été un martyre pour lui. Surtout lorsque le tour des étudiantes était venu. La brune est vingt mètres devant. Bien garder le rythme. C'est qu'elle court bien, la garce, et Patrick n'est pas vraiment entraîné à une course de longue haleine. Trop de sandwiches à la frite gobés entre midi et deux devant le commissariat. Commissariat ! Un bien grand mot pour ce bâtiment moche qui s'apparentait de plus en plus à une caserne. Soixante-douze interrogatoires en une journée ! Jernin et lui n'en pouvaient plus. Le pire, c'est que rien n'était ressorti de ces entretiens : personne ne connaissait Aurore Boischel. Fille sans histoire, apparemment timide. N'avait pas participé à la soirée des Magnolias il y a un mois. Soirée où Billebert avait goûté aux

joies du free-base. Et du crack. Mais pas d'Aurore. Des délurées, OK, mais pas d'Aurore Boischel. Même le concierge ne la connaissait que de vue, ne mettant que difficilement un nom sur son visage. Bernard avait dit qu'il regarderait s'il avait quelque chose sur elle, dans ses archives. On ne sait jamais. On ne meurt jamais par hasard.

Il faut qu'il se soulage d'urgence. Les fesses qui se dandinent devant lui commencent sérieusement à activer l'arrivée de sang dans son membre. Il faut qu'il aborde cette brunette. Dans un kilomètre, il y a une petite courbe, un coin romantique bordé de violettes. Elles fleurissent en cette saison, magnifiques. Il lui parlera de fleurs. De putains de fleurs à l'étamine qui ne demande qu'à déborder ! De là où il est, il peut admirer la salière, la lente descente de la peau légèrement bronzée (des UV, sans doute) de la fille. Pat se demande s'il pourra résister longtemps avant d'y apposer sa langue.

Longbey doit être sur la route en ce moment. Il faudra qu'il lui parle dans l'après-midi. Histoire de s'organiser. Patrick n'a pas que ça à faire, s'occuper d'une jeune fille morte. Il y a ces enlèvements en série. Lebdah l'avait convoqué, il y a cinq jours, dans son bureau. Quatre hommes enlevés en l'espace de deux mois. Quatre pères de famille. Et à chaque fois, aucun indice, aucun mobile, aucun passif judiciaire. D'habitude, personne ne s'occupe des disparitions. Même lorsqu'elles se transforment en enlèvements. Les majeurs peuvent faire ce qu'ils veulent. Sauf que là, c'est le 9<sup>e</sup> cabinet de délégation judiciaire, plus communément appelé "service des disparus", le seul endroit en France où l'on recense les disparitions, qui

avait saisi le commissariat de Bois-Joli. Rare, les saisies par le 9<sup>e</sup> cabinet. Sauf quand les disparitions paraissent louches. Comme quatre hommes qui se volatilisent en l'espace de deux mois dans la même ville. Bois-Joli. Huit mille âmes.

L'enquête de Pat piétinait. Il faut dire qu'il n'avait pas fait grand-chose. Sa seule action d'envergure avait été la composition d'une affichette avec le visage des quatre disparus, et un appel à témoins distribués dans les commissariats, gendarmeries et péages de la région. C'est tout. Il n'avait fait qu'une enquête de proximité taillée à la serpe, et un minimum d'interrogatoires avec les proches des disparus, sauf lorsque ceux-ci s'étaient présentés à son bureau. Bien entendu. En fait, il se fichait pas mal de ces quatre bonshommes qui avaient pris l'air. Ou plutôt non, il se sentait en parfaite osmose avec eux. Ils avaient quitté leur femme. Et lui, sa femme l'avait quitté. Il avait beau essayer de ne plus y penser, l'absence était là. Même s'il l'avait trompée, même s'il se disait qu'il méritait sa solitude, l'absence le torturait jour après jour.

Plus que cinq cents mètres. Il est loin, le temps où Pat excellait au test de Cooper. C'était lors de son concours d'entrée à la police. Douze ans déjà, bon sang ! Et cette petite brune ne doit pas avoir plus de 19 ans. Normal qu'il soit essoufflé comme un bœuf à force de la suivre. Il va la dépasser. La dépasser, et tenter de lui dire un truc drôle. Pas facile, car il a beau être un dragueur endurci, Pat a toujours l'impression d'être lourd lors de ce qu'il appelle la phase d'approche. Accélérer légèrement la cadence et prendre sur sa gauche. Le cœur du flic s'emballa un peu, mais il déboîte tout de même, tentant un dépassement en

appuyant à fond sur son accélérateur cardiaque. Jeter un œil, et puis, vite, ralentir, bifurquer sur un chemin providentiel, à gauche ! Nom de Dieu, c'était une étudiante qu'il a interrogée, hier ! Il serait passé pour qui ? Heureusement, au loin, un petit groupe de filles fait de la gym sur l'herbe. Elles sont cinq, six à vue de nez. Ne pas laisser passer une nouvelle chance, se dit-il. Il y aura une chance sur cinq. Ou sur six. Pat se remet en route.

Il entend les nanas, au loin, faire leurs exercices. Stretching, étirements, muscu.

— Et un, deux, trois et quatre !

Les jambes qui se cambrent dans un mouvement qui se veut tout, sauf érotique.

— Et un, deux, trois et quatre !

UN : le disparu avait quarante-cinq ans. Habitant à cent kilomètres de Bois-Joli, mais travaillant ici, d'après la gendarmerie de son bled. D'après la 9<sup>e</sup> délégation. Première affaire, première impasse. Rien, pas un témoin, pas un suspect. Bellec pensait qu'il avait quitté le domicile conjugal. Pas étonnant vu le légume qu'il avait comme femme...

DEUX : un vieux. Quatre-vingts balais. Père de famille, grand-père de huit petits-enfants. C'est sa femme, une vieille dame avoisinant les cent ans, qui était venue. Pat était allé chez eux : un appartement tout neuf, en haut d'une tour HLM. Ça puait la vioque, le renfermé, et les nappes en dentelles. "Il est descendu à la cave, mon Raymond, et puis il est plus remonté, je comprends pas..." Cinq jours, qu'il était descendu. Elle avait mis du temps à réagir la vieille, mais Pat

pensait que c'était peut-être le délai Alzheimerien de rigueur. Personne n'avait trouvé de corps, personne n'avait réclamé de rançon. De toutes les manières, le vieux – Raymond – était invalide et touchait une pension de misère.

TROIS : Bois-Joli aussi, il y a trois semaines...

Les filles reprennent leur litanie, en cadence, et un, deux, trois et quatre... Deux d'entre elles sont en short, les autres en collants moulants.

UN : le premier à cent bornes... et la femme qui...

— Et un, deux, trois, et quatre !

“Et merde”, se dit Pat. Il n'avait pas fait le rapprochement. Pas de tout de suite. Il se met à courir, vraiment cette fois-ci, pas une course d'approche ni une promenade, mais un vrai sprint qui lui rappelle sa jeunesse de flic. Le Un. Le Numéro Un. Merde. Devant lui, le parc défile sans qu'il ne remarque les jeunes pousses de roses – incroyable ce qu'on fait pousser, même en hiver, avec la science moderne –, les jeunes filles, le couple d'amoureux dont les mains baladeuses se faufilent sous les vêtements en toute impudeur. Pat n'aurait rien loupé en temps normal, mais là, il a autre chose à faire. Autre chose à penser. Ça ne peut pas être une coïncidence. Pas dans une aussi petite ville que Bois-Joli. Pas à aussi peu de temps d'intervalle. Il faut vérifier d'abord. Toujours. Vérifier, puis joindre Longbey. D'urgence. En espérant qu'il ne soit pas déjà sur la route. Le numéro un. Merde, le numéro un.

*(Fin de l'extrait.)*

“Tu n’avais que 18 ans, Aurore. Le bel âge. L’âge horrible où l’on se rend compte qu’il faudra bien mourir, un jour.”

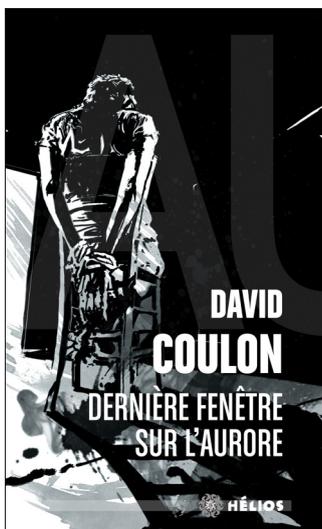
La brigade des mineurs l’a usé. Les morts de sa femme et de sa fille l’ont détruit.

À à peine 35 ans, Bernard Longbey n’est plus que l’ombre de lui-même.

L’abîme s’ouvre un peu plus sous ses pas quand il se retrouve à enquêter sur l’assassinat d’une jeune étudiante.

La connaissait-il ? Et pourquoi un détective privé est chargé de le surveiller, lui ?

Tout est en place. L’enfer peut se déchaîner.



Psychologue mais aussi homme de théâtre, David Coulon signe ici son premier polar, déjà sélectionné pour deux prix littéraires. Et deux autres romans sont à venir.

Il vient de remporter le prix VSD du polar 2015 - coup de coeur de Franck Thilliez pour son roman *Le Village des ténèbres*.

## À RETROUVER SUR NOTRE SITE :

En papier : 8 €  
(clic)

En numérique : 3.99 €  
(clic)

## EN LIBRAIRIE :

harmonia mundi  
*livre*

ISBN : 978-2-917689-82-0